

Fribourg avant Fribourg : les Gallo-Romains dans la ville

Autor(en): **Vauthey, Pierre-Alain**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie fribourgeoise = Freiburger Hefte für Archäologie**

Band (Jahr): **9 (2007)**

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-389079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pierre-Alain Vauthey

Disséminées sur le territoire de la ville de Fribourg, plusieurs découvertes archéologiques, pour la plupart anciennes, rappellent que les berges de la Sarine étaient déjà bien fréquentées à l'époque romaine.

Fribourg avant Fribourg: les Gallo-Romains dans la ville

L'inventaire des sites archéologiques fribourgeois laisse transparaître l'importance de l'occupation romaine dans la vallée de la Sarine au cours des premiers siècles de notre ère¹. Véritable trait d'union entre le bassin lémanique, le domaine alpin et le Plateau, ce couloir de circulation naturel, qui de tous temps a drainé les hommes et les idées, est jalonné d'établissements dont une quarantaine ont été recensés à ce jour. Les Gallo-Romains qui ont colonisé ce territoire se sont installés principalement en bordure du fond de la vallée ou sur les terrasses des versants.

Distant d'une douzaine de kilomètres seulement d'Avenches, la capitale des Helvètes, l'actuel territoire de la ville de Fribourg semble cependant n'avoir pas connu une densité d'occupation aussi importante que le révèlent d'autres tronçons du couloir sarinien, comme par exemple la Basse-Gruyère, bien connue sur le plan archéologique grâce notamment à la réalisation de projets routiers d'envergure (A12, H189). A la lumière des vestiges archéologiques révélés par le sous-sol de la ville (fig. 1), il apparaît que cette contrée, sillonnée de profonds ravins aujourd'hui en grande partie comblés par les travaux d'aménagements modernes, ne comptait tout au plus qu'un ou deux établissements à l'époque romaine. Les grandes routes aux tracés relativement rectilignes qui remontaient la vallée pourraient avoir évité ce secteur au relief accidenté inscrit dans un grand coude de la Sarine, ce qui prolongeait d'autant les distances. Par ailleurs, l'escarpement des berges du cours d'eau limitait considérablement les possibilités de franchissement de la vallée. Partout, de hau-

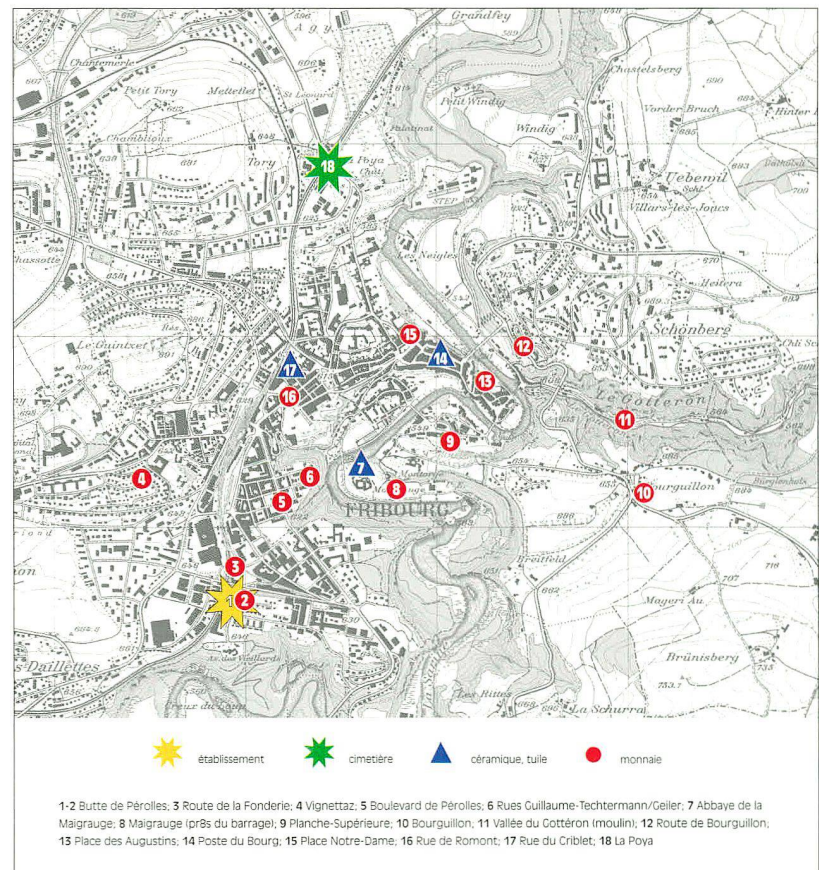
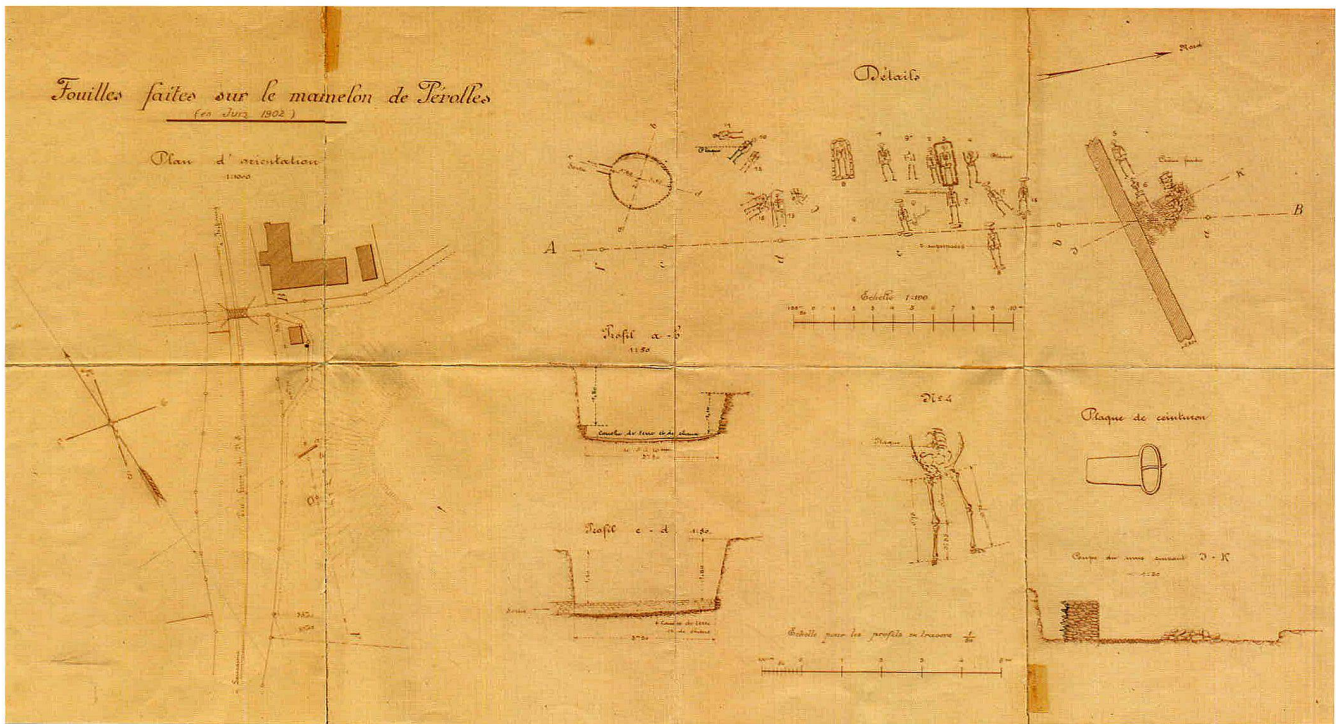


Fig. / Abb. 1
Carte de répartition des découvertes romaines sur le territoire de la ville de Fribourg
Verbreitungskarte der römischen Funde auf Freiburger Stadtgebiet

tes falaises interdisaient le passage d'une rive à l'autre, sauf toutefois dans la Basse Ville actuelle dont les gués n'étaient pas carrossables. En fait, ce n'est qu'à partir du Moyen Age que, pour des raisons stratégiques, l'on tirera vraiment parti de la configuration des lieux ainsi que de la navigabilité de la Sarine.

Les découvertes archéologiques les plus importantes en ville de Fribourg relèvent pour la plupart de «fouilles» anciennes, malheureusement



peu ou pas documentées du tout. Aussi l'exploitation des maigres données qui nous sont parvenues concernant les sites repérés reste-t-elle souvent malaisée. En 1878, le baron Gustave de Bonstetten ne recensait, dans sa «Carte archéologique du canton de Fribourg», qu'un seul site romain sous la rubrique «Fribourg»²; des «débris romains avec monnaies de Constantin» ainsi que des tombes post-romaines étaient signalés au lieu-dit «Péroules»³. En actualisant cette carte du canton en 1941, l'archéologue cantonal de l'époque, le chanoine Nicolas Peisard⁴, mentionnait cinq points de découvertes supplémentaires sur le territoire de la ville pour la période qui nous concerne. Il s'agit en fait exclusivement de trouvailles monétaires recueillies dans le cadre de travaux de construction ou d'aménagement. Quelques années plus tard, la construction de la caserne de La Poya, située au nord de la ville, amènera la mise au jour d'un lot de tessons de céramique romaine. Au cours des dernières décennies, malgré nombre d'interventions menées par le Service archéologique portant en particulier sur les parties les plus anciennes de la ville, les trouvailles ne se sont guère multipliées. Ainsi, trois nouvelles monnaies seulement ont été exhumées lors de fouilles (porte de Romont, places des Augustins et de Notre-Dame), de même que de rares tessons de céramique (rues de la Poste et du Criblet). A cela s'ajoutent quelques fragments de tuiles romaines découverts en 1996 dans une

Fig. / Abb. 2

Plan de situation des vestiges apparus entre la voie ferrée et la butte de Péroles établi à l'issue des investigations menées par Max de Techtermann en 1902 (établi par le Bureau des Ponts et Chaussées)

Situationsplan der archäologischen Befunde, die bei der Untersuchung Max de Techtermanns im Jahr 1902 zwischen Bahnlinie und Péroles-Hügel aufgedeckt wurden (erstellt vom «Bureau des Ponts et Chaussées»)

fosse située sous l'aumônerie de l'abbaye de la Maigrauge alors en cours de transformation⁵. Seule une extension des recherches permettrait de préciser s'il s'agit là d'éléments de récupération rapportés ou de vestiges trahissant une véritable occupation du site.

L'inventaire des découvertes en ville de Fribourg amène à reconnaître l'existence de deux sites majeurs, fréquentés durant les premiers siècles de notre ère: l'établissement de Péroles et le cimetière de La Poya. Rattrapées par la ville en plein développement au cours du XX^e siècle, ces deux zones archéologiques situées jusqu'alors en rase campagne ont été progressivement oblitérées par les constructions modernes. Aussi leur potentiel archéologique a-t-il dès lors été fortement entamé. Néanmoins, une surveillance attentive des zones non encore aménagées jouxtant ces sites (terrains de la route de La Fonderie, butte de Péroles, parc de La Poya) pourrait encore réserver quelques surprises.

Péroles: une *villa rustica* en ville

Le creusement, en décembre 1861, de la tranchée de chemin de fer entre Fribourg et Villars-sur-Glâne est à l'origine de la découverte d'un établissement romain sur les hauts de Fribourg, au lieu-dit Péroles. Selon une information parue dans la presse locale⁶, deux tombes maçonnées

renfermant des ossements humains ainsi que des matériaux scorifiés avaient été mis au jour sur les bords de la voie ferrée, sans plus de précisions. C'est à cette occasion qu'une monnaie de Constantin datée de 307 après J.-C. fut récupérée par les terrassiers et remise au Musée cantonal d'antiquités. Informé de cette trouvaille, l'abbé Jean Gremaud, professeur et conservateur du médaillier cantonal qui avait eu précédemment l'occasion d'effectuer des investigations archéologiques en différents endroits du canton, notamment à l'emplacement du sanctuaire gallo-romain de Riaz, se rendit sur place et fit entreprendre des «fouilles» en bordure de la ligne de chemin de fer.

Sous une épaisse couche de terre noirâtre apparurent alors deux murs qui «se croisaient à angle droit et mesuraient, en épaisseur, l'un 1 pied et 5 pouces, l'autre 2 pieds et 2 pouces»⁷. Ces murs étaient orientés selon les points cardinaux. Les terrassiers dégagèrent en outre d'autres tronçons de murs répartis sur une distance d'environ 7,50 m ainsi que des squelettes dont l'un, orienté vers l'est, se superposait à l'un des murs dégagés. Gremaud conteste alors l'existence de tombes maçonnées parmi les ruines, l'alternance de murs et de squelettes humains ayant été selon lui mal interprétée. Par ailleurs, il fait remarquer qu'aucune poterie ou objet de métal n'accompagnait les structures exhumées, à l'exception de tuiles à rebords et de briques. Il semble néanmoins qu'une boucle de ceinture, des monnaies, des tessons de céramique, du mortier au tuileau, des clous et des fragments de marbre blanc, probablement du calcaire du Jura, aient ultérieurement intégré les dépôts du musée⁸. Aucun relevé n'a malheureusement été établi au cours des investigations, Gremaud s'étant contenté d'observations sommaires.

Il faudra attendre juin 1902 pour que soit précisée la localisation de ces premières découvertes. C'est en effet lors de l'aménagement de la route desservant l'ancien Asile des Vieillards, l'actuelle rue Saint-Nicolas-de-Flüe qui longeait la voie ferrée du côté oriental, que de nouvelles structures sont apparues (fig. 2). Les vestiges se situaient au pied de l'extrémité occidentale de la butte de Pérolles⁹, monticule allongé se développant d'ouest en est. Une commission cantonale d'archéologie fut alors chargée d'entreprendre des fouilles d'urgence. Les recher-

ches qui eurent lieu au début du mois de juin permirent de mettre au jour un long tronçon de mur rectiligne, large de 0,80 m et orienté sud-ouest/nord-est, qui courait sur une dizaine de mètres (fig. 3). L'extrémité orientale ne présentait aucun retour. Le rapport de fouilles accompagné d'un plan établi par le Bureau cantonal des Ponts, que le conservateur du Musée, Max de Techtermann, nous a laissé¹⁰, indique qu'il s'agit d'un mur de soutènement, cette structure entamant le pied de la butte et ne présentant un parement que du côté nord-occidental. Un empierrement pourrait suggérer l'aménagement d'un pavement, large d'environ 1,60 m, au pied de ce mur.

La fréquentation du site s'est poursuivie au cours du Haut Moyen Age ainsi que l'attestent une vingtaine de sépultures à inhumation, certaines renfermant du mobilier, découvertes parmi les ruines de l'établissement¹¹. La périphérie sud de l'aire funéraire a également révélé les restes d'un four de forme ovale. D'un diamètre maximal de 3,20 m environ¹², il était encore conservé sur une profondeur de 1,50 m avec une ouverture orientée vers le sud-ouest. La découverte d'un petit marteau de maçon à œil circulaire en fer¹³ (fig. 4) renvoie probablement à l'activité qui se rattachait à cette structure, à savoir la calcination du calcaire.

En 1937, dans le cadre d'un programme d'occupation des chômeurs, il fut décidé de raser la butte de Pérolles afin de combler un ravin. Les travaux portèrent d'abord sur le côté nord, puis sur l'extrémité nord-occidentale du mamelon. Si la surveillance des travaux amena la découverte de trois nouvelles tombes¹⁴, aucun nouveau mur romain ne fut mis au jour. Les travaux d'arasement furent toutefois rapidement abandonnés.

Dans son rapport, Techtermann invoquait des considérations d'ordre stratégique pour expliquer la présence de structures romaines dans le secteur. Selon lui, il pouvait s'agir d'un poste militaire destiné à surveiller un passage sur la Sarine qu'il situait près de l'actuelle Maigrage ou, éventuellement, de logements pour les soldats censés remplir cette tâche. Aussi postulait-il l'existence de bâtiments à proximité de la zone fouillée, plus précisément sur la colline de Pérolles et aux alentours. On ne peut toutefois adhérer à ses thèses, car l'emplacement



Fig. / Abb. 3
Tronçon de mur romain exhumé lors des «fouilles» de Pérolles en juin 1902
Ein im Juni 1902 bei den «Ausgrabungen» in Pérolles freigelegter Mauerabschnitt

du poste présumé rendait difficilement contrôlable un passage éloigné de plus de sept cents mètres. En fait, il convient de reconnaître dans les structures repérées plus vraisemblablement les restes d'une *villa* gallo-romaine implantée, comme c'est généralement le cas pour les établissements du couloir sarinien, sur une légère élévation de terrain, en l'occurrence le pied d'une butte. Le fait qu'une aire funéraire médiévale et, finalement, un four à chaux tardif aient été installés parmi les ruines romaines semble indiquer que les investigations des siècles passés ont vraisemblablement touché la partie principale de la *villa*, c'est-à-dire sa *pars urbana*. De telles juxtapositions se rencontrent en effet fréquemment dans les zones résidentielles de *villae*, parties généralement construites en dur réservées aux propriétaires et à leur famille. En ce qui concerne le couloir sarinien, on les observe notamment dans les établissements de Riaz, Vuippens¹⁵ et Bösingén. L'orientation du mur relevé par Techtermann pourrait laisser supposer que la *villa* respectait une situation dirigée vers le sud-est, orientation majoritairement adoptée par les *villae* conformément aux préconisations des auteurs latins. Dans la mesure où ce tronçon – qui prolongeait probablement l'un des murs mis au jour précédemment par Gremaud – semble n'avoir présenté aucun retour sur toute sa longueur, nous serions tenté de l'interpréter, avec toute la prudence qui s'impose compte tenu des lacunes de la documentation, comme un mur de clôture. Peut-être délimitait-il une cour.

Les diverses interventions sur le site ne nous ont valu qu'un maigre mobilier romain: une tuile à rebord fragmentaire, deux fragments de tubulure de chauffage, un fragment de plinthe en calcaire du Jura, un fragment d'anneau en bronze massif, peut-être un élément de harnachement, une huitantaine de tessons de céramique datés principalement du II^e siècle (AV 48, 89, 100, 307, 376), ainsi qu'une monnaie de l'empereur Constantin émise en 307 après J.-C. L'ensemble de ce matériel auquel on peut ajouter une monnaie de Julia Mammea trouvée à proximité de la zone de fouilles quelques années plus tard atteste une occupation du site du II^e au IV^e siècle après J.-C.

La Poya: une descente aux Enfers

La construction de la caserne de La Poya en novembre 1949 est à l'origine de la découverte d'un lot de céramique romaine en périphérie nord de la ville de Fribourg. Selon Hanni Schwab, ancienne archéologue cantonale qui a rapporté tardivement les faits dans la presse locale¹⁶, un ouvrier du chantier avait récupéré lors des travaux d'excavation un petit récipient en terre cuite à couverture plombifère qu'il se serait empressé d'apporter au Musée d'art et d'histoire de la ville. D'autres tessons de céramique, une cinquantaine au total, intégrèrent quelques jours plus tard les collections du même musée. Malheureusement, la récupération de ces maigres vestiges ne fut assortie d'aucun

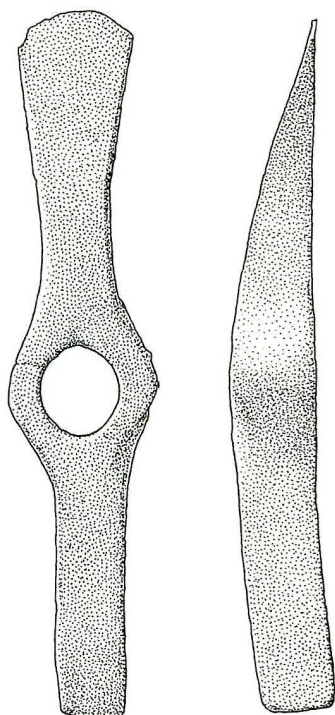


Fig. / Abb. 4

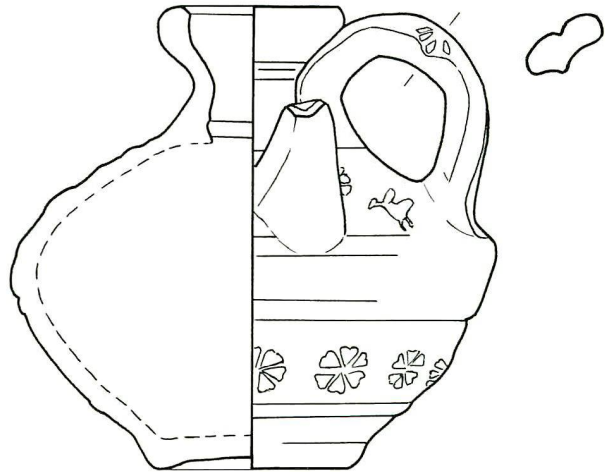
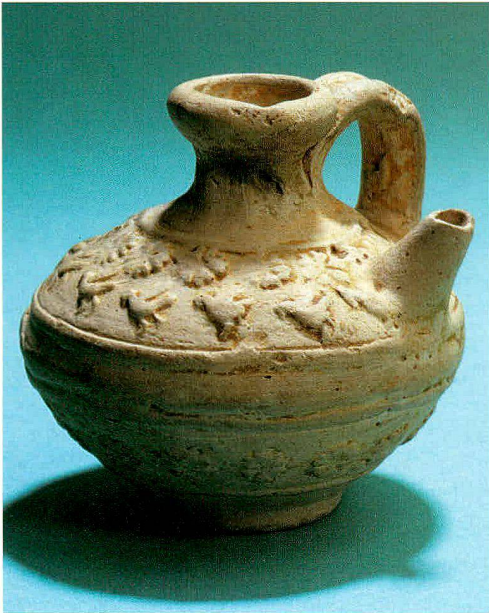
Marteau de maçon en fer découvert sur la butte de Péroilles en 1902. L. 9,3 cm
Im Jahr 1902 auf dem Péroilles-Hügel gefundener Maurerhammer aus Eisen. L. 9,3 cm

commentaire car personne apparemment ne suivit les travaux de la place militaire. Il faut savoir à ce propos qu'au départ de l'archéologue cantonal Nicolas Peissard en 1942, aucun successeur n'avait été désigné pour le remplacer. Aussi le poste était-il resté vacant jusqu'en 1962, date d'entrée en fonction de l'archéologue précitée.

Si l'on connaît les circonstances de la découverte, on ignore cependant tout du contexte: localisation exacte, étendue du site, nature des vestiges, densité des structures, ampleur de la destruction archéologique, etc. Toutefois, en l'absence de documentation, l'étude du matériel qui nous est parvenu nous renseigne sur le type de site. Son état nous indique qu'il s'agit selon toute vraisemblance d'une aire funéraire comportant des incinérations. En effet, la plupart des éléments conservés, exclusivement des tessons de céramique et de verre, gardent les séquelles d'une intense exposition au feu (crémation); l'état de fragmentation et les décolorations de la terre cuite l'attestent, de même que la déformation des fragments de verre. L'inventaire du mobilier montre que la récupération a été superficielle et non systématique; on s'est visiblement contenté de recueillir quelques récipients relativement complets ainsi qu'un échantillonnage de tessons. Parmi ce matériel, on relèvera notamment la présence d'une coupe côtelée en verre (Isings 3 a-b), de tessons de sigillée ornée (Drag. 37) et

lisse (Drag. 36 des services A et D de La Graufesenque, Lezoux 84, Hermet 28), d'un récipient à glaçure plombifère pourvu d'une tubulure latérale, de récipients à pâte claire (AV 78, AV 209, AV 286) et d'un tonneau (AV 8). Ce matériel permet de dater les incinérations de La Poya entre l'extrême fin du I^{er} et le milieu du II^e siècle après J.-C.

L'implantation de ce cimetière au sud-ouest d'une grande terrasse nous amène à postuler l'existence d'un établissement romain à proximité de la caserne de La Poya. Si la *villa* de Péroilles ne peut logiquement être rapportée à notre aire funéraire à cause de la distance qui sépare les deux sites, soit deux kilomètres, en revanche, la présence d'un établissement romain dans le vaste parc du château de La Poya ne serait guère pour nous surprendre tant la situation privilégiée de ce site – qui passe pour offrir le plus beau panorama sur la ville de Fribourg – se prêterait à une telle implantation¹⁷. Le style palladien de ce fameux manoir construit vers 1700 au bord d'une terrasse dominant la Sarine marquerait-il dès lors un retour aux sources? On ne peut l'exclure, ce d'autant plus que, lors du creusement de tranchées en 1888 sur le tracé de la route de La Poya, l'actuelle rue de Morat, «quelques objets» avaient été mis au jour et remis au Musée d'art et d'histoire¹⁸. Malheureusement, ce matériel, qui n'a fait l'objet d'aucun inventaire, ne nous est pas parvenu. On objectera toutefois que la datation du matériel exhumé de La Poya, couvrant un peu plus d'un demi-siècle, n'est guère compatible avec la durée d'occupation habituelle d'un établissement romain. A cela, on rétorquera que le site n'a peut-être été touché que très ponctuellement par les travaux en cours dans l'enceinte de la caserne, comme pourrait d'ailleurs le laisser supposer la période de découverte. En effet, on peut difficilement imaginer qu'au mois de novembre 1949, à l'approche des premiers gels, les constructeurs aient osé se lancer dans de grands travaux d'excavation, compte tenu des moyens de terrassement de l'époque. Aussi est-il vraisemblable d'imaginer que les vestiges recueillis relèvent d'excavations relativement limitées (tranchées, aménagements superficiels, etc.), travaux de faible envergure qui pourraient avoir épargné une grande partie de la nécropole.



Un récipient énigmatique

Le petit récipient en terre cuite à glaçure plombifère¹⁹ (fig. 5) constitue le seul élément provenant de La Poya qui nous soit parvenu entier. Déposé au Musée d'art et d'histoire peu après sa découverte, cet élément daté du I^{er} siècle après J.-C. a depuis lors intégré les collections du Service archéologique. Il se caractérise par une forme biconique, une tubulure tronconique latérale orientée vers le haut, un col court, une embouchure en entonnoir et une anse haut placée. La tubulure est disposée presque à angle droit par rapport à l'anse profilée. Au total, cinq éléments rapportés constituent le récipient: les deux moitiés du réservoir, le col, la tubulure et l'anse. Un rebord intérieur visible à la base du col indique que le réservoir a été perforé avant la mise en place de celui-ci. La carène, point de jonction des deux parties moulées du réservoir, sépare deux frises ornées de motifs en relief représentant des rosettes. Le registre supérieur présente en plus une série d'oiseaux aux ailes déployées défilant vers la gauche. L'application d'un poinçon sur la partie supérieure de l'anse a laissé une empreinte en forme de demi-rosette quadrilobée. Ce récipient de faible contenance (60 ml) présente une pâte de couleur beige rosé à laquelle adhèrent encore par endroits des restes de glaçure plombifère de couleur jaune-brun. Des décolorations de la pâte sur le col et l'épaule indiquent que le récipient a été exposé au feu (crémation).

Peu fréquent sur les fouilles, ce type de récipient à tubulure est traditionnellement inter-

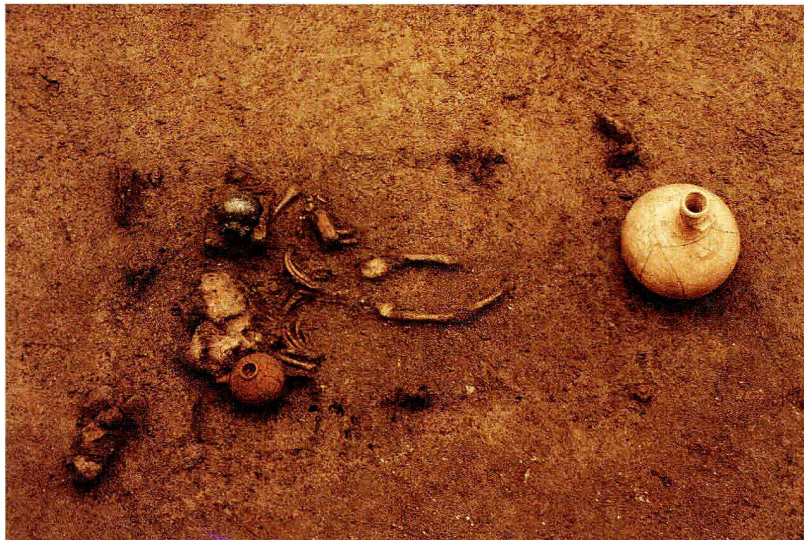
Fig. / Abb. 5

La Poya, récipient orné à glaçure plombifère doté d'une tubulure latérale. H. 7,3 cm

La Poya, Keramikgefäß mit Bleiglasur und seitlichem Ausgussröhrchen. H. 7,3 cm

prété comme un biberon²⁰. Aussi le désigne-t-on généralement sous le terme de *ubuppa* ou *tit(t)ina*²¹. D'autres interprétations ont parfois été proposées pour ce genre de récipient: lampe à huile, barolet à barbotine, pipette, vase votif ou cultuel, canard pour les personnes alitées, cruchon de remplissage, etc. La contenance limitée de ces récipients et le diamètre souvent réduit du canal de la tubulure de certains exemplaires ont amené Nadine Rouquet à émettre l'hypothèse qu'il s'agirait de tire-lait utilisés non pas dans le cadre de l'alimentation artificielle des enfants en bas âge, mais en cas de problèmes mammaires (dégorgement des seins) ou de prélèvements de lait dans un but thérapeutique²².

Cependant, si une telle fonction peut techniquement se concevoir pour certaines formes de récipients à tubulures, notamment les plus larges, elle ne convient en l'occurrence pas pour l'exemplaire fribourgeois. En effet, le rapprochement de l'ouverture supérieure et de l'extrémité de la tubulure interdit une telle utilisation, tout au moins à une personne seule. De plus, le rebord intérieur situé à la base du col ne pouvait que contrarier le remplissage du réservoir. Le bord de l'ouverture présente par ailleurs un défaut de fabrication, une irrégularité susceptible de nuire à l'étanchéité du système en cas d'aspiration à l'intérieur du récipient selon la méthode proposée par Rouquet. Le diamètre intérieur de la tubulure (4 mm) ne pouvait en outre que rendre problématique une utilisation du récipient comme biberon; dans ce cas, le débit du contenu liquide ne pouvait être régulé qu'en modifiant continuellement l'angle d'inclinaison



du récipient, ce qui supposait la présence d'un assistant auprès de l'enfant qui s'alimentait. On relèvera également que l'extrémité de la tubulure ne présente aucune trace d'usure résultant de succions répétées; cela paraît d'autant plus étonnant que l'allaitement artificiel semble n'avoir été pratiqué, si l'on se réfère à Soranos d'Ephèse, médecin ayant exercé à Rome sous les règnes de Trajan et d'Hadrien, que durant la période du sevrage, c'est-à-dire bien après l'apparition des dents²³.

Aussi, pour ces différentes raisons, il nous paraît peu vraisemblable que le récipient de La Poya puisse être réduit à une fonction exclusive de biberon ou de tire-lait. Si aucun des rôles traditionnellement attachés à ce genre de récipient ne semble convenir à cet exemplaire, à quoi donc pouvait-il bien servir? Force est de constater que ce type de récipient ne fait pas partie du vaisselier romain d'usage courant; en effet, quelque trois-cent-trente récipients de ce type seulement ont été recensés sur le territoire des Gaules avec une prédominance pour la zone centrale²⁴, si l'on fait abstraction de ceux découverts dans des ateliers de potiers. Ces éléments, dont la faible capacité des réservoirs qui excède rarement 60 ml et la présence de tubulures témoignent d'un usage bien spécifique, se rencontrent principalement en contexte funéraire²⁵, qui plus est associés à des enfants jeunes ou en bas âge. Les volatiles ornant le récipient fribourgeois incitent précisément à rattacher celui-ci à une sépulture d'enfant. L'oiseau est en effet important dans l'univers enfantin; il est l'un des compagnons de jeux préférés des petits²⁶. Aussi, à ce titre, apparaît-il fréquemment dans les figurations d'enfants en train de jouer. La surreprésenta-

Fig. / Abb. 6

Payerne/Rte de Bussy, tombe à inhumation d'un enfant d'environ six mois dont le cercueil renfermait un aryballe et un récipient à tubulure latérale (III^e siècle après J.-C.)

Payerne/Rte de Bussy, Körpergrab eines zirka sechs Monate alten Kindes mit Gefäßbeigaben: Aryballos, Krug sowie Gefäß mit seitlichem Röhrenausguss (2. Jahrhundert n. Chr.)

tion des récipients à tubulures dans les tombes enfantines pourrait s'expliquer par le fait que ces éléments sont destinés avant tout aux nourrissons et enfants en bas âge, ce qui n'exclut évidemment pas une utilisation occasionnelle par les adultes. Comme quelques tombes d'adultes en ont restitué, rarement il est vrai, nous avons tendance à considérer ces récipients davantage comme des effets personnels accompagnant les défunts plutôt que comme des éléments à valeur symbolique²⁷.

Comme on admet généralement qu'à l'époque romaine, la mortalité infantile s'élevait à plus de 50% entre 0 et 5 ans, la survie de l'enfant pouvait dépendre des soins thérapeutiques qui lui étaient prodigués. On pense notamment aux altérations des fonctions ophtalmiques, aux affections du nez, des oreilles, de la bouche et de la gorge, aux infections du nombril, problèmes fréquents chez les enfants, qui pouvaient entraîner des complications parfois mortelles. Or, l'administration de collyres et autres potions de la pharmacopée traditionnelle romaine dans les différentes cavités naturelles des nouveau-nés et des jeunes enfants nécessitait l'utilisation de récipients adaptés. Avec sa forme de burette, le récipient de La Poya convenait parfaitement pour de telles applications; il permettait en effet d'instiller des produits médicamenteux sur les lésions sans entrer en contact avec les tissus et muqueuses infectés. Oribase, médecin du IV^e siècle après J.-C. ne préconisait-il pas l'utilisation de collyres liquides au goutte-à-goutte pour éviter le contact de l'œil malade avec la spatule? Encore fallait-il adapter la viscosité des préparations pharmaceutiques au diamètre de la tubulure, ce qui impliquait l'adjonction de produits de consistances diverses (eau, blanc d'œuf, miel, tilleul, lait, etc.). Peut-être ce récipient servait-il également à introduire quelques gouttes d'eau tiède miellée dans la bouche des nouveau-nés durant la diète de deux à quatre jours qui suivait leur naissance, conformément aux prescriptions de médecins romains. Aussi, le terme de *guttus* semble devoir convenir tout spécialement à notre récipient. Le mobilier d'une sépulture à inhumation d'un nourrisson d'environ six mois découverte à Payerne VD (III^e siècle après J.-C.) nous paraît à ce propos révélateur (fig. 6). A l'extérieur du cercueil, on avait placé une cruche en guise d'offrande alimentaire, à l'intérieur, près de la tête du défunt,

deux petits récipients manifestement destinés aux soins de l'enfant; l'aryballe en verre servait sans doute à l'onction du bébé – pendant plusieurs mois, l'enfant était régulièrement massé avec de l'huile d'olive tiède afin de modeler son









corps – alors que l'autre récipient en terre cuite doté d'une tubulure latérale témoignait vraisemblablement des soins thérapeutiques qui lui avaient été prodigués au cours de sa courte existence.

Trouvailles monétaires en ville de Fribourg

Si le territoire communal de Fribourg n'a révélé à ce jour que de rares structures de l'époque romaine (murs de Pérolles), il a livré en revanche plusieurs monnaies. Pour nombre de ces trouvailles toutefois, le contexte de découverte n'est pas connu.

La construction en 1861 de la ligne de chemin de fer entre Fribourg et Villars-sur-Glâne a permis de découvrir à hauteur de la butte de Pérolles une première monnaie, datée par Jean Gremaud, ancien conservateur du médaillier cantonal, de 307 après J.-C. Quelques années plus tard, deux autres monnaies attribuées à Sévère Alexandre (222-235) et Constantin II (337-340) étaient signalées dans une gravière située entre les deux anciens ponts suspendus de la ville²⁸, vraisemblablement à la route de Bourguillon. En 1903, la réparation de la voie du tram desservant le boulevard de Pérolles entraînait la découverte d'une monnaie supplémentaire qui fut acquise par le Musée d'art et d'histoire. C'est également à cette époque qu'un particulier vendit à cette même institution une monnaie en argent de Julia Mammea (222-235), mère de l'empereur Sévère Alexandre, qu'il avait trouvée sur un remblai près de l'ancienne fonderie de Pérolles en cherchant des truffes. La proximité de l'établissement romain de Pérolles laisse supposer que cette frappe monétaire s'y rattache. Dès lors, les découvertes vont se multiplier: une monnaie derrière le restaurant du Schild, à deux pas de l'actuel Service archéologique, une autre dans la vallée du Gottéron, près de l'ancien moulin Betschen (l'actuel bâtiment n° 19), et un as, malheureusement fruste, trouvé lors de la reconstruction d'une ferme à Bourguillon. En mars 1941, une monnaie de Maximin le Thrace (235-238) a été découverte près du barrage sur la Sarine, vraisemblablement dans la zone de la Maigrauge où des traces d'occupation romaine ont été mises en évidence lors de la transformation de l'aumônerie de l'abbaye²⁹, suivie d'une autre à la rue Guillaume-Techtermann 15, lors de la construction de la villa Saint-Christophe, propriété de l'ancien archéologue Max de Techtermann. Quelques années plus tard, des travaux dans le quartier de la Vignettaz révélaient un antoninien de Salonine (262-263), épouse de l'empereur Gallien. Des interventions du Service archéologique à la place des Augustins³⁰, place Notre-Dame et rue de Romont amèneront par la suite trois nouvelles découvertes monétaires.

Au total, quatorze monnaies ont été signalées sur l'ensemble du territoire de la ville de Fribourg. Ce lot comprenait notamment un as de la fin du I^{er} siècle après J.-C., huit monnaies du III^e siècle et deux du IV^e siècle. Plusieurs de ces monnaies ont malheureusement été perdues depuis lors; en fait, seules cinq d'entre elles nous sont parvenues³¹. La répartition de ces trouvailles monétaires sur le domaine de la ville rend probablement compte des cheminements empruntés par les Gallo-Romains pour passer d'une rive à l'autre de la Sarine, via le passage obligé de la Basse Ville.

Site	Désignation	Inv. SAEF	Datation	Références	Avers	Revers
Place Notre-Dame	As de Trajan	6722	99-100	<i>RIC II</i> , 274, 417		
Bourguillon	As ind.	502	I ^{er} siècle	Fruste	—	—
Place des Augustins	Denier de Sévère Alexandre	6533	228	<i>RIC IV</i> , 2, 76, 78		
Vignettaz	Antoninien de Gallien pour Salonine	345	262-263	<i>RIC V</i> , 1, 193, 22		
Rue de Romont	Antoninien de Probus	6857	276-282	<i>RIC V</i> , 2, 73, 525		

NOTES

- 1 P.-A. Vauthey, «Archéologie d'une vallée: la Sarine à contre-courant», *AS* 30.2, 2007 (à paraître).
- 2 Bonstetten 1878, 8.
- 3 *JAS* 1, 1869, 5.
- 4 Peissard 1941, 55-56.
- 5 Informations fournies par Gilles Bourgarel que nous remercions; voir également *AF, ChA* 1996, 1997, 29-30.
- 6 Le Chroniqueur de Fribourg du 14.12.1861.
- 7 Le Chroniqueur de Fribourg du 18.12.1861.
- 8 La Liberté du 7.6.1902 et du 6.3.1903.
- 9 Les vestiges sont apparus à l'altitude de 640 m alors que le sommet de la butte de Pérolles culmine à 661 m.
- 10 Rapport manuscrit de M. de Techtermann daté de février 1903 déposé au Service archéologique; voir aussi F. Reichlen, «Fouilles archéologiques», *Nouvelles Etrennes Fribourgeoises*, 1904, 19 sq.
- 11 Voir à ce propos l'article de Gabriele Graenert, dans ce numéro des *CAF*.
- 12 Les données du plan ne concordent pas tout à fait avec la description de Techtermann qui parle d'un four de forme circulaire, dont le diamètre oscillait entre 3,30 et 3,50 m.
- 13 Inv. 5765; L. 9,3 cm.
- 14 *ASSP* 28, 1936, 82.
- 15 H. Schwab – C. Buchiller – B. Kaufmann, *Vuip-pens/La Palaz. Le site gallo-romain et la nécropole du Haut Moyen-Age (AF 10)*, Fribourg 1997.
- 16 H. Schwab, «Verziertes römisches Tonkrüglein aus Freiburg», *Freiburger Nachrichten* du 11.05.1965; H. Schwab, «Petit vase romain décoré trouvé à Fribourg en 1949», *La Liberté* du 15.06.1965.
- 17 Le fait qu'au cours de son récent développement, le quartier d'Agy, occupant l'extrémité nord de la terrasse dont fait partie le secteur de La Poya, n'a livré aucun vestige romain malgré une surveillance attentive de la part du Service archéologique nous conforte dans cette hypothèse.
- 18 Communication de l'ingénieur cantonal Gremaud en charge des travaux lors de la séance du 15 mars 1888 de la Société cantonale d'histoire: cf. *La Liberté* du 21.3.1888.
- 19 H. 7,3 cm; diam. 7,5 mm. Inv. MAHF 8802.
- 20 Agustoni 1999; M.-F. Meylan Krause, *Des goûts et des couleurs. Céramiques gallo-romaines (Documents du Musée Romain d'Avenches 6)*, Avenches 1999, 24-25.
- 21 D. Gourevitch, «Tétines naturelles et tétines artificielles du nourrisson antique», *Réalités en gynécologie obstétrique* 50, 2000, 48.
- 22 N. Rouquet, «Les biberons, les tire-lait ou les tribulations d'une tubulure peu commune...», *in*: D. Gourevitch – A. Moirin – N. Rouquet (dir.), *Maternité et petite enfance en Gaule romaine*, Guides archéologiques du Malgré-Tout, Bourges 2003, 118-122; voir aussi N. Rouquet – F. Loridant, «Note sur les biberons en Gaule romaine», *in*: L. Rivet (dir.), Actes du Congrès de la SFECAG (Libourne, 2000), Marseille 2000, 425-440 et N. Rouquet – F. Loridant, «Archéologie expérimentale: les tire-lait à l'épreuve», *in*: L. Rivet (dir.), Actes du Congrès de la SFECAG (St-Romain-en-Gal, 2003), Marseille 2003, 665.
- 23 *Gynaecia*, 2, 17.
- 24 N. Rouquet – F. Loridant, voir note 22, 426, fig. 1 et 432-437.
- 25 N. Rouquet – F. Loridant, voir note 22, 426-427.
- 26 G. Coulon, «Jeux et jouets», *in*: D. Gourevitch – A. Moirin – N. Rouquet (dir.), voir note 22, 141-142.
- 27 N. Rouquet – F. Loridant, voir note 22, 427, suggèrent de voir dans ce mobilier funéraire l'évocation «d'une situation particulière ou d'un état de fait lié à une étape de la vie, la naissance et la très jeune enfance».
- 28 *ASHF IV/1*, 1886, 84.
- 29 *AF, ChA* 1996, 1997, 29-30.
- 30 *ASSPA* 75, 1992, 239.
- 31 Les monnaies conservées ont été déterminées par Anne-Francine Auberson que nous remercions.

BIBLIOGRAPHIE

- Agustoni 1999**
C. Agustoni «Un biberon pour les enfants à La Poya», *CAF* 1, 1999, 9-10.
- Bonstetten 1878**
G. de Bonstetten, *Carte archéologique du Canton de Fribourg*, Genève 1878.
- Castella 2002**
D. Castella, «Le monde des morts», *in*: L. Flutsch – U. Niffeler – F. Rossi (dir.), *Epoque romaine (SPM V)*, Bâle 2002, 332-354.
- Engel 1974**
J. Engel, *Recherches sur la céramique romaine du canton de Fribourg*, Mémoire de licence présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg, Fribourg 1974.
- Peissard 1941**
N. Peissard, *Carte archéologique du canton de Fribourg*, Fribourg 1941.

ZUSAMMENFASSUNG

Nur wenige Überreste aus römischer Zeit sind bislang für das Stadtgebiet Freiburgs bekannt: einige Mauern, Münzen, Scherben von Keramik- und Glasgefäßen, ein Bronzering, drei Bruchstücke von Dach- und Tubulus-Ziegeln, das Fragment einer Kalkplatte... Diese über das Stadtgebiet verteilten Funde bezeugen eine mehr oder weniger dichte Besiedlung der Saaneufer in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung. Dabei handelt es sich entweder um Zufallsfunde oder um Fundmaterial, das aus den summarischen Untersuchungen des 19. und frühen 20. Jahrhunderts unter der Anleitung von Jean Gremaud und Max de Techtermann stammt. Falls überhaupt vorhanden, ist die Dokumentation entsprechend lückenhaft.

Anlässlich des Eisenbahnbaus deckte man 1861 am Fusse des Pérolles-Hügels im Süden Freiburgs mehrere Mauerabschnitte auf, die sehr wahrscheinlich zum Herrenhaus (*pars urbana*) einer *villa rustica* gehören. Bei einer nur auf einer Seite verblendeten Mauer, die in den Hügel hinein schnitt, könnte es sich um eine Hofmauer gehandelt haben. Das Fundmaterial spricht für eine Nutzungszeit des Anwesens vom 2. bis ins 4. Jahrhundert n.Chr.

1949 fanden sich beim Bau der Poya-Kaserne am nördlichen Stadtrand Keramikscherben aus dem späten 1. und der ersten Hälfte des 2. Jahrhunderts, von denen die meisten Brandspuren zeigten. Sehr wahrscheinlich handelt es sich um Überreste von Brandbestattungen. Unter den Funden sticht ein kleines Gefäß mit Bleiglasur und seitlicher Ausgussröhre hervor. Im Allgemeinen nimmt man an, dass es sich bei solchen Gefäßen um Saugfläschchen zum Füttern von Säuglingen handelt; in diesem Fall dürfte es sich aber in erster Linie um ein Gefäß zur therapeutischen Behandlung von Kindern handeln. Der Standort der Siedlung, die zur offenbar teilweise angeschnittenen Nekropole von La Poya gehörte, liegt vermutlich weiter östlich, im Park des Schlosses La Poya.

Im Verbreitungsbild der Münzfunde spiegelt sich das Wegenetz römischer Zeit, das über die heutige Unterstadt als einzigem Flussübergang die Saaneufer miteinander verband.